



Adaptations en série

5./

LE CINÉMA s'est toujours nourri de la littérature. À l'époque du muet, Georges Méliès s'inspirait déjà du roman de Jules Verne *De la Terre à la Lune*, et Julien Duvivier adaptait *Poil de Carotte* de Jules Renard. Aujourd'hui, ce sont les personnages d'*OSS 117*, de *Dune* ou d'*Eugénie Grandet* qui peuplent les salles obscures. Depuis plus d'un siècle, la plupart des grands classiques connaissent ainsi une seconde vie à l'écran. Dans certains cas, les adaptations se comptent par dizaines, comme pour les nouvelles d'Agatha Christie, et même par centaines, pour les pièces de Shakespeare par exemple. Pourtant, les chefs-d'œuvre de la littérature ne représentent qu'une petite partie du répertoire des livres adaptés au cinéma. La majorité des films s'inspirent en effet d'œuvres écrites par des auteurs de moindre notoriété. Qui connaît Victor Canning ou Winston Graham, dont les romans policiers ont fourni la trame des plus grands films d'*Hitchcock* ? Qui avait lu le *Jules* et *Jim* d'Henri-Pierre Roché avant l'adaptation de Truffaut ? Cependant, tous les genres ne permettent pas le passage du texte à l'image. Comme l'explique Tanya Nash, professeur d'écriture de scénario au Goldsmith College de Londres : « Les scénaristes ont tendance à fuir les récits trop introspectifs ou littéraires qui se déroulent dans la tête du personnage, et préfèrent les histoires d'amour, l'action, les thrillers et les fresques historiques qui mettent en scène des personnages qui font avancer l'histoire. » Rien d'étonnant donc à ce que les aventures du jeune *Harry Potter* de J.K. Rowling, best-seller mondial vendu à plus de 500 millions d'exemplaires dans le monde entier,

figurent aujourd'hui au palmarès des adaptations les plus réussies et les plus lucratives, avec une recette de plus de 8 milliards de dollars. Les temps ont en effet changé depuis Georges Méliès. La pratique de l'adaptation a pris une ampleur nouvelle, au point de devenir une véritable industrie. En France, en 2018, on dénombrait 129 adaptations sur les 731 films sortis en salle, soit un film sur cinq. « Il y a une vraie augmentation de l'appétence à tel point que l'on voit de plus en plus souvent des producteurs signer des options sur des livres qui ne sont même pas encore sortis ! » confirme Véronique Cardi, directrice des éditions Jean-Claude Lattès. Pourquoi un tel emballement ? Il s'explique en premier lieu par un changement radical du paysage audiovisuel. Depuis une dizaine d'années, de nouvelles plateformes, susceptibles de produire elles-mêmes et de diffuser des films, sont entrées en concurrence avec les studios traditionnels. Ce qui a entraîné une augmentation vertigineuse de la quantité de films à produire et, par voie de conséquence, de scénarios à imaginer. Les livres deviennent plus que jamais des réservoirs d'idées : « Les réalisateurs se tournent vers les romans parce qu'ils leur fournissent des mondes, des personnages et des intrigues déjà extrêmement développés », explique Tanya Nash. La plateforme Netflix cumulant plus de 200 millions d'abonnés répartis dans 190 pays ne s'y est pas trompée. Multipliant les achats de droits, elle finance de

Le « scout », figure emblématique de la nouvelle chasse aux droits

nombreuses adaptations, qui donnent aux œuvres et à leurs éditeurs un nouveau souffle. La popularité de la minisérie *Le Jeu de la dame*, inspirée du roman de Walter Tevis, en est une preuve flagrante. Une part de plus en plus grande des adaptations prend d'ailleurs la forme de séries télévisées. S'articulant en épisodes, qui permettent de nouer des intrigues secondaires et de camper de multiples personnages, ce nouveau genre cinématographique offre un espace de narration plus proche du livre que le film. Ce n'est donc pas un hasard si, après l'échec cuisant de son adaptation filmique, la saga *À la croisée des mondes* de Philip Pullman est devenue une série diffusée sur la BBC. Rien d'étonnant non plus à ce que *Le Comte de Monte-Cristo* soit sur le point d'être adapté en une série en seize épisodes, ou qu'Amazon ait dépensé 250 millions de dollars pour acquérir les droits du *Seigneur des anneaux* en vue d'une série en cinq saisons. Ce recours à l'adaptation est aussi dû aux producteurs eux-mêmes. Soumis à une exigence constante de rendement, l'adaptation d'un livre déjà publié leur apparaît comme un pari moins risqué : « Une adaptation, c'est rassurant pour un producteur, souligne le scénariste et réalisateur François Favrat, parce que le livre a déjà fait ses preuves auprès du public. » Tout film tiré d'un livre peut en effet compter sur un public déjà acquis à l'œuvre originale. Preuve par les chiffres : en 2018, les films

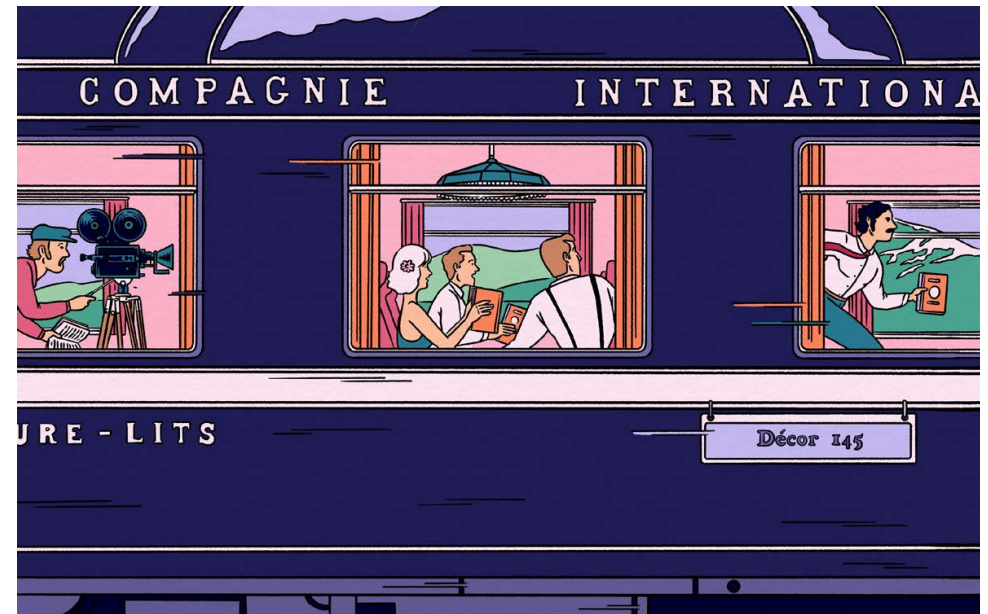


Illustration Simon Bailly

inspirés de livres représentaient plus d'un tiers des cent plus grands succès mondiaux. Enfin, un phénomène d'une telle ampleur ne saurait se concevoir sans la participation active du monde de l'édition, qui bénéficie économiquement de cette réécriture du livre à l'écran. « Les droits audiovisuels pour l'adaptation d'un livre peuvent aller d'une option de deux mille euros à dix fois plus, précise Véronique Cardi, des éditions Lattès. Et l'auteur la perçoit, que le film voie le jour ou non. Ce qui n'arrive que dans un cas sur quatre en général. » Il ne faut cependant pas croire que les droits constituent la part la plus lucrative des bénéfices des éditeurs. Par exemple, pour une maison généraliste comme Jean-Claude Lattès, les droits d'adaptation ne représentent que 2 % du chiffre d'affaires total. L'intérêt principal de l'adaptation réside avant tout dans son impact sur les ventes. Toute sortie de film est l'occasion pour un éditeur de republier le livre avec l'affiche en couverture et de profiter de la campagne promotionnelle du producteur. « À la suite de la diffusion de la série *Lupin* sur Netflix, les ventes ont explosé », rappelle Véronique Cardi. En quelques jours, le roman a bondi en tête des ventes sur Amazon, et l'éditeur Hachette Jeunesse a dû en réimprimer 60 000 exemplaires. Le monde du cinéma comme celui du

livre semblent donc avoir beaucoup à gagner à participer au développement de cette nouvelle industrie qui les invite à imaginer d'autres formes de collaboration. Plusieurs signes attestent d'une porosité croissante entre littérature et cinéma. D'un côté, les maisons d'édition se dotent de services spécialisés dans la gestion des droits audiovisuels, et le cinéma est convié à la Foire du livre de Francfort. De l'autre, les festivals de cinéma comme celui de Cannes ou de Berlin, à travers les initiatives Shoot the Book et Books at Berlinale, provoquent des rencontres entre producteurs et éditeurs. Mais la figure la plus emblématique de cette nouvelle forme de coopération est sans doute celle du « scout ». Ce nouveau venu dans le monde de l'adaptation prend une importance croissante. Netflix vient d'ailleurs de créer son propre département de *scouting*, pour devancer la concurrence dans la chasse aux droits. « Un scout en anglais, c'est un éclairer, nous explique Pauline Buisson, cofondatrice de l'agence V & P Scouting, fondée en 2015. Notre travail consiste donc à éclairer nos clients sur le marché de l'édition. » Historiquement, les scouts travaillaient pour les éditeurs. Leur mission était de repérer tous les ouvrages en langue étrangère susceptibles d'être traduits. Aujourd'hui, ils sont nombreux à migrer vers

l'audiovisuel. « Nous sommes de plus en plus à travailler pour des producteurs. Notre métier a vraiment évolué », confirme Pauline Buisson. Le scout lit désormais tous les livres à paraître pour « éclairer » les producteurs sur une potentielle adaptation. Un travail qui reste encore assez artisanal en France. Les scouts français n'ont en effet rien de commun avec leurs homologues américains, qui travaillent pour l'industrie des blockbusters, et dont les recherches d'information frôlent parfois l'espionnage industriel. Selon Pauline Buisson, le *scouting* à la française est davantage centré sur le livre et le contact humain. Pour encore combien de temps ? Certains éditeurs, fascinés par le système de référencement de Netflix, rêvent déjà d'une grande base de données qui organiserait tous les livres par mots clés. Grâce à quelques hashtags, comme « rôle féminin » ou « dystopie », l'algorithme vous proposerait immédiatement une œuvre à adapter. Une erreur pour la scoute : « L'essence de l'adaptation, c'est aussi l'imprévisibilité. Une question de hasard, de *feeling*. Je ne pense pas qu'un algorithme aurait sélectionné parmi les adaptations possibles *Petit Pays* de Gaël Faye ou *Chanson douce* de Leïla Slimani. » 1

LOU HÉLIOT

6./